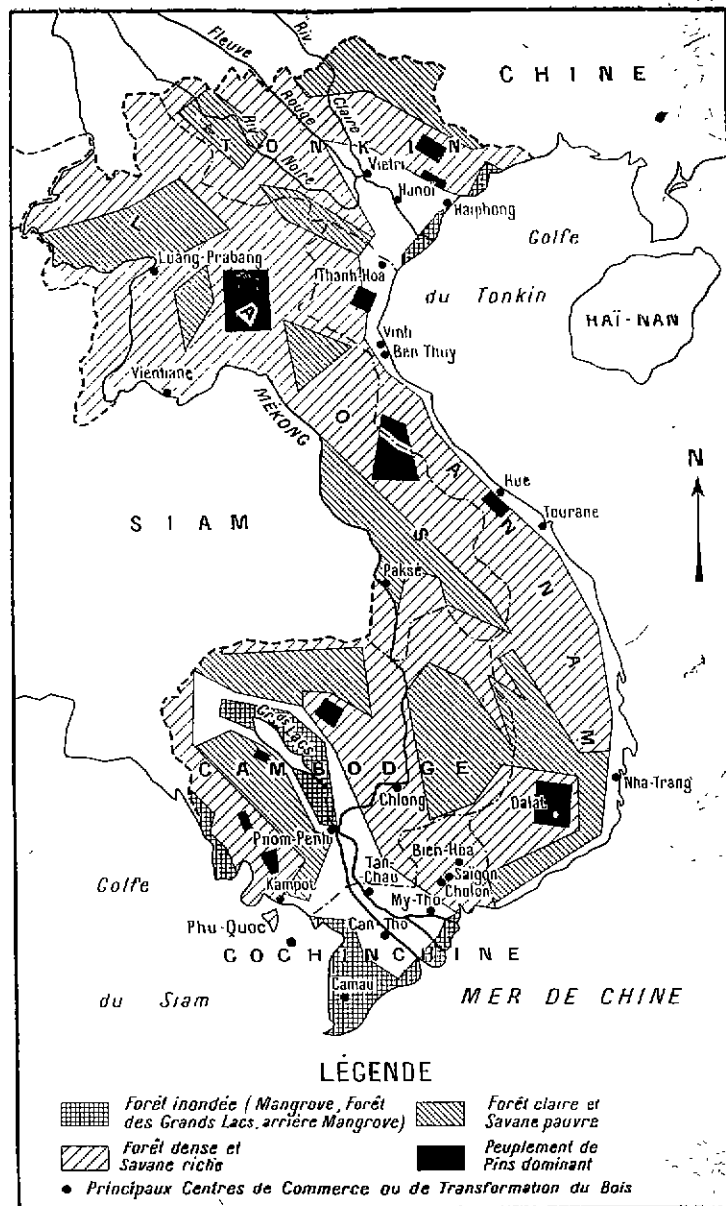


LA FORÊT D'INDOCHINE ⁽³⁾

SES POSSIBILITÉS SON AVENIR

Même si l'on ne veut considérer qu'un avenir très éloigné, il restera encore beaucoup de forêts en Indochine, au moins 50 % du territoire. En effet, à part les terres à rizières susceptibles d'être recouvertes d'eau pendant la période de végétation du riz, les terres de berge et les terres volcaniques rouges, brunes ou noires, il en est fort peu d'autres qui aient les qualités requises pour supporter des cultures. Tout le reste, composé surtout de terrains silico-argileux, provenant de décomposition de grès, est très pauvre et ne pourra être mis en valeur que par la forêt. Dans les projets, forcément un peu utopiques, qui sont dressés actuellement sous forme de plans à plus ou moins lointaine échéance et où l'on essaie de voir ce que sera plus tard l'Indochine, les programmes forestiers jouent un rôle considérable.

(3) Suite et fin.



La forêt peut être considérée à un triple point de vue. Elle peut être forêt de production chargée de fournir tous les produits et sous-produits nécessaires à la vie humaine; elle peut être simplement forêt de protection dont le rôle est indirect, quoique très important; elle se doit alors de conserver les terres sur les pentes des montagnes et de maintenir le maximum de régularité au régime des eaux; enfin il existera toujours des forêts touristiques qui sont le complément indispensable de certains paysages ou de certains monuments et

qui contribuent ainsi à attirer de nombreux étrangers amenant avec eux richesse et prospérité.

Les forêts de production. — La forêt d'Indochine a déjà joué ce rôle. Les produits que l'on en tire chaque année sont très divers et très importants. Le bois tient évidemment la première place. La production en bois d'œuvre atteignait 1 million de mètres cubes et celle de bois de feu dépassait 2.500.000 stères. Tout était pratiquement consommé sur place et très souvent la demande dépassait l'offre, ce qui entraînait l'utilisation de bois impropres à certains usages et presque toujours de bois verts. Les principaux emplois du bois d'œuvre étaient la charpente, la construction et la batellerie. La plupart des maisons indigènes sont en effet construites en bois. A ces usages principaux viennent s'ajouter l'ameublement, la carrosserie, le charronage, la caisserie, les traverses de chemin de fer, les étais de mine, la papeterie et beaucoup d'usages divers et ménagers. Le bois de feu était utilisé tel quel ou transformé en charbon de bois, ce qui était plus spécialement le cas pour les bois de palétuviers qui fournissent un charbon de bois domestique de toute première qualité ; c'était le cas également pour le charbon de bois à gazogène qui a rendu tant de services pendant la guerre quand tous les carburants minéraux faisaient absolument défaut. Les chaloupes fluviales et les chemins de fer sont les plus gros consommateurs de bois de feu.

Après le bois, le produit forestier le plus important en Indochine est sans conteste le bambou. Les autochtones l'utilisent à de multiples usages dans la vie courante et il servait de matière première à une fabrique de pâte à papier au Tonkin. La satisfaction régulière des besoins en bambou est souvent très difficile car des peuplements entiers de bambous disparaissent tous à la fois lorsqu'arrive la période de fructification de cette graminée ; il faut attendre plusieurs années pour que la récolte puisse reprendre et il n'est pas possible de prévoir la fructification et la mort qui s'en suit, phénomènes qui n'obéissent à aucune loi connue et sont généraux pour une espèce considérée. Ne dit-on pas que les spécimens cultivés dans les serres du Muséum fleurissent et meurent en même temps que les représentants de la même espèce en Indochine, sans que rien ait pu faire prévoir à l'avance cette évolution ? On conçoit les inconvénients subis par les habitants d'une région lorsqu'ils sont habitués

à se servir d'une variété de bambous comme flotteurs par exemple, et que, du jour au lendemain, cette matière première vient à leur manquer pour plusieurs années.

Le rotin est une des rares productions forestières ayant déjà fait l'objet d'un commerce d'exportation important et suivi.

A côté de ces produits principaux, quantité de sous-produits sont extraits chaque année de la forêt indochinoise. Il y a lieu de citer : les produits tannifères et tinctoriaux, provenant surtout des palétuviers ; les oléorésines de diptérocarpées qui ont eu leur période de grande vogue quand, pendant la guerre, il a fallu trouver des produits de remplacement pour les huiles d'éclairage et les vernis ; les résines de conifères, surtout la gemme de pin fournissant l'essence de thérébentine et la colophane dont le lancement sur les marchés mondiaux peut probablement être envisagé pour l'après guerre par suite de la mise au point de procédés de récolte plus économiques que ceux employés précédemment ; toutes les gommeles plus diverses parmi lesquelles la gomme-gutte produite par les forêts du versant maritime du Golf du Siam a le plus de valeur ; la gutta-percha, le benjoin, les cardamomes et toute la gamme des produits pharmaceutiques les plus variés.

Tous ces produits, l'Indochine les a déjà fournis ; mais, parmi eux, quels sont ceux qui méritent un effort en vue d'en intensifier la production dans l'avenir et par quels procédés y parvenir ? Il ne faut pas oublier que l'Indochine non seulement forme un tout, dont chaque partie doit apporter aux autres le complément harmonieux, mais encore qu'elle occupe en Extrême-Orient une place de choix qui lui crée des obligations dans l'organisation économique mondiale de l'avenir. Ses productions et celles forestières en particulier doivent être équilibrées de manière à s'intégrer sans heurt dans un tout, lequel doit lui-même être aussi rationnel que possible. Il est certain que le bois, sous toutes ses formes, est le matériau faisant le plus défaut dans cette partie du monde c'est donc sur lui que doit porter l'effort principal. La production du bois en Indochine peut être multipliée presque indéfiniment sans que l'on ait à craindre une surproduction. Non seulement les besoins de l'Indochine elle-même seront difficiles à satisfaire mais tous les produits en excédent sont assurés de trouver sur les marchés voisins un débouché facile et rémunérateur, sans compter que les

bois de grande valeur comme le teck ou tous les bois d'ébénisterie trouveront toujours preneur sur les places du monde entier et de France en particulier. Or nous en sommes actuellement à une période critique de la production du bois en Indochine ; toutes les forêts faciles d'accès sont épuisées en essences intéressantes d'usage courant, les travaux de régénération et de repeuplement sont encore trop récents pour pouvoir donner dès maintenant des produits vendables. Pour remédier à cet état de choses il importe d'une part d'ouvrir à l'exploitation de nouvelles régions et d'autre part de lancer sur le marché des essences qui sont actuellement dépréciées mais qui peuvent être valorisées facilement soit en améliorant les procédés de débit, soit en leur faisant subir avant emploi un traitement leur permettant d'acquérir les qualités qui leur font actuellement défaut.

Ouvrir de nouvelles zones forestières à l'exploitation est chose relativement facile si l'on veut bien les doter des moyens de transport qui leur font défaut. Pour cela, dans la plupart des cas, il faut faire des routes. La route forestière n'a pas les mêmes exigences que les routes d'intérêt commun ; une bonne route en terre, soigneusement tracée, bien nivelée, correctement bombée et roulée permet le passage de tous les camions même les plus lourds pendant les huit mois de saison sèche et des véhicules de tourisme ou des camionnettes en toutes saisons. Cela est très suffisant pour le but recherché. Il faut donc que les routes forestières soient multipliées pour ouvrir à la vidange mécanique le maximum de surface. Un premier pas très important a déjà été fait dans ce sens durant les dix dernières années. Sauf dans les pays neufs comme le Laos ou les régions très montagneuses comme certains coins du Tonkin et de la chaîne annamitique, on ne voit plus les exploitations se cantonnant sur les bords des fleuves et de leurs affluents flottables. Actuellement, surtout au Cambodge et en Cochinchine, les exploitations portent sur des surfaces entières rationnellement traitées. Cela doit être considérablement augmenté par l'ouverture de nouvelles routes forestières. Quoique simples, ces routes, si l'on veut qu'elles aient un bon rendement doivent être bien faites et représentent l'utilisation d'une main-d'œuvre assez importante, surtout compte tenu de la faible densité de la population dans les zones forestières ; d'où la nécessité de mécaniser au maximum ces travaux. Le ma-

chinisme américain, né de la guerre, susceptible de s'adapter à toute la gamme des tracteurs qui sortent actuellement des usines d'outre-atlantique, peut à ce point de vue rendre de grands services. Les treedozers, les bulldozers, les graders de toutes marques et de toutes variétés qui sont actuellement offerts par les industriels américains, en admettant qu'on ne puisse pas en trouver en nombre suffisant dans les nombreux surplus de l'armée, permettent, avec le minimum de manœuvres, d'effectuer tous les travaux de défrichage, de terrassement, de forme et de roulage qui sont nécessaires à la bonne exécution des routes forestières. Si la route est la solution idéale pour les terrains plats ou faiblement escarpés, il faudra recourir aux câbles transporteurs pour toutes les régions montagneuses. Les câbles ont fait durant ces dernières années de très grands progrès, plus particulièrement en Suisse et dans les pays scandinaves ; s'inspirer des derniers perfectionnements dans cette branche de moyens de transport sera chose facile lorsque l'on voudra les introduire en Indochine. Pour la mangrove et l'arrière-mangrove, régions inondées, le seul procédé pratique de vidange des produits est la voie d'eau. Partout où ailleurs on construirait une route, il faut là creuser un canal. L'emploi de dragues ou autres appareils appropriés permettra d'économiser la main-d'œuvre qui, si elle est un peu moins rare, n'en est pas moins précieuse.

Cette politique d'extension des voies de vidange va de pair avec une amélioration du rendement des procédés d'abatage et de transport des bois. Etant donné la pauvreté en main-d'œuvre des régions forestières, si l'on veut obtenir une augmentation des quantités exploitées, il est indispensable d'obtenir de la main-d'œuvre le plus grand rendement possible. Pour cela il faut que la machine remplace le travail humain chaque fois que celui-ci n'est pas absolument indispensable. L'abatage ne se fait actuellement qu'à la main ; l'emploi de scies à chaînes ou à cadres permettra un meilleur rendement surtout dans les exploitations de bois de feu ou de menus bois d'œuvre. C'est principalement sur les débardages et les transports que l'on peut faire de sérieuses économies par la mécanisation. Il y a lieu de noter qu'il y a déjà, à ce point de vue, beaucoup de fait. Dans bien des cas le débardage par traînage ou par triqueballes est supprimé et des camions viennent chercher les bois di-

rectement aux lieux d'abatage. Il n'en reste pas moins que, dans la plupart des exploitations, les moyens de transport ne sont pas parfaitement adaptés aux nécessités. Les marchands de bois indochinois utilisent généralement, en les dotant d'une remorque à un essieu, des camions ordinaires grossièrement transformés pour la vidange de leurs produits. Les rendements sont loin d'être parfaits et l'usure de ce matériel est telle qu'il doit être amorti en très peu de temps. Il est probable que l'emploi de tracteurs, spécialement étudiés pour l'usage auquel ils seront destinés, améliorera considérablement les rendements. Mais en admettant même, ce qui est possible, qu'à l'usage il soit reconnu que ces camions ou des véhicules à peu près semblables doivent être considérés comme préférables à tout autre engin, il n'en restera pas moins que quantité de petits détails qui peuvent paraître négligeables aux profanes, présentent un très gros intérêt et méritent une étude approfondie en vue de leurs perfectionnements. Le chargement des billes sur les tracteurs, remorques ou camions ainsi que leur déchargement est un problème qui, sans en avoir l'air, est très important. Si l'on peut gagner seulement une heure sur ces opérations, ce qui est très souvent possible, cela représente un bénéfice considérable dans les durées d'immobilisations des moyens de transport et leur vitesse de rotation ; or, le plus souvent c'est le temps qui manque pour sortir tous les stocks pendant la belle saison et tout bois qui reste pendant les pluies sur le parterre des coupes est fortement déprécié, sinon perdu.

Tous ces procédés vont tendre dans l'avenir à augmenter la surface ouverte aux exploitations, donc la quantité de bois mise sur les marchés. Mais ils risquent de se révéler insuffisants si l'on ne réussit pas en même temps à lancer dans le commerce des essences qui ne sont pas appréciées à l'heure actuelle. Sur les milliers d'espèces qui constituent la forêt d'Indochine, à peine quelques dizaines sont couramment exploitées pour être vendues. Parmi les raisons du discrédit de toutes les essences laissées pour compte, certaines sont valables indiscutablement mais beaucoup d'autres sont sujettes à révision. Tout d'abord, toutes celles qui se basent sur les difficultés de débit. Le plus souvent il ne s'agit là que d'un manque d'outil convenable. Les dentures de scies en particulier sont fonction d'un usage routinier contre lequel il faut réagir ; tel bois

est réputé difficile à scier et de ce fait n'est pas considéré comme vendable pour la seule raison que son débit exige une petite modification de l'écartement ou de l'angle d'attaque des dents de la scie. Une simple étude un peu complète des dentures à employer dans les divers cas permettra d'augmenter considérablement le nombre des bois vendables. Certains autres bois sont considérés comme non commercialisables parce que trop petits ; c'est évidemment plus grave car les pertes au débit des petits bois sont trop fortes pour permettre leur transport économique jusqu'aux lieux de consommation. La solution est alors dans la création de petites scieries artisano-forestières suffisamment peu importantes pour pouvoir être déplacées périodiquement avec les lieux de coupe et qui, permettant de tirer parti des bois à proximité immédiate des exploitations, dans des endroits où la valeur en est très faible, éliminent la question des pertes au débit et évitent de transporter des chutes non vendables. Dans ces conditions l'on peut tirer parti des bois même de faibles diamètres ce qui est le cas pour la majorité des bois de la forêt claire qui, par ailleurs, sont technologiquement de très bonne qualité.

Certaines espèces sont méprisées parce que ne se rencontrant pas en assez grand nombre sur le même point. Il faut alors prendre le problème par l'autre bout et, surtout sur les marchés étrangers qui pour la plupart ne connaissent pas encore les bois indochinois mais en réclament, car ils manquent terriblement de tout matériel ligneux ; il faut présenter non pas des essences déterminées mais des catégories de bois ayant sensiblement les mêmes qualités et susceptibles de remplir les mêmes usages. Dans ces catégories rentreront de nombreuses espèces et il sera alors facile d'y introduire certaines essences parfois excellentes mais que l'on rencontre en trop faible proportion pour en faire un commerce exclusif. Le principal obstacle à la multiplication des essences commercialisées est l'absence chez certaines d'entre elles de qualités technologiques suffisantes. C'est évidemment un grief sérieux et dans certains cas justifiant pleinement un abandon définitif. Mais là encore il ne faut pas oublier que certains usages permettent l'emploi de bois ayant très peu de qualités : le caissage, le coffrage, la menuiserie rustique, la papeterie permettent d'utiliser de nombreux bois sans grande valeur au point de vue résistance physique ou durabilité. Il y a lieu d'étudier sérieusement les espèces qui

conviennent à ces divers usages et de ne pas y gaspiller des bois pouvant servir à autre chose. Mais surtout les récents progrès réalisés par les techniques de l'imprégnation peuvent permettre une énorme extension des bois précédemment reconnus comme inutilisables à quantité d'emplois pour lesquels on réservait autrefois des bois qui tendent maintenant à disparaître. L'industrie, à peu près inconnue en Indochine, des bois contreplaqués et celle naissante des bois reconstitués et comprimés, sans parler de l'hydrolyse, ouvrent un champ quasi illimité à l'emploi des bois jusqu'ici dépréciés.

Il est évident que tous ces problèmes posent la question préalable d'études et de mises au point à entreprendre d'urgence en France et sur place ; mais le manque de bois dans tout l'Extrême-Orient et la place de tout premier ordre que l'Indochine peut prendre à ce point de vue justifient pleinement les efforts à entreprendre et les crédits à y investir. Les scieries en particulier doivent faire l'objet d'études très poussées. Jusqu'à ce jour les neuf dixièmes des bois exploités en Indochine sont débités à la main et les quelques rares scieries mécaniques existantes sont à améliorer ou à agrandir considérablement. Il existe actuellement en Amérique et dans les pays scandinaves du matériel de toute première qualité qui peut, avec un minimum d'efforts, être introduit en Indochine ; les modifications à y apporter porteront surtout sur les dentures et la vitesse des scies. Il sera facile également de mettre au point un type de scieries artisano-forestières suffisamment robustes pour être mises entre les mains d'ouvriers peu spécialisés, équipées à gazogène, pour simplifier les questions de ravitaillement en combustible, faciles à monter et à déplacer, en un mot susceptibles d'effectuer les débits, sinon en forêt, du moins très près des lieux de coupe de tous les bois dont la faible valeur ou les trop petites dimensions ne justifient pas un transport en grume aux lieux d'utilisation.

Toutes ces améliorations à apporter aux scieries vont de pair avec une normalisation rationnelle des dimensions de débit. On peut dire que la quasi-totalité des sciages se font actuellement en Indochine à la demande des usagers. Le débitage à la main se prête à cet usage, en outre le manque de bois sur les marchés justifiait dans une certaine mesure l'absence totale de stock et l'emploi de bois verts ou tout au moins mal séchés. Il est indispen-

sable d'apporter des changements dans ces coutumes, il faut absolument n'utiliser que des bois bien secs et, pour cela, constituer dans toutes les scieries des stocks qui seront conservés le temps voulu ; cela n'est possible que si les dimensions des débits sont standardisées. Une tentative de réglementation dans ce sens a vu le jour pendant la guerre, mais les circonstances n'ont pas permis que l'application en soit faite régulièrement ; il faut la reprendre et veiller à sa mise en pratique avec l'aide des principaux utilisateurs qui sont, en la circonstance, les Travaux Publics et les divers autres services administratifs. Pour obtenir une bonne conservation, des bois après sciage, il importe d'étudier les meilleurs procédés de stockage et d'empilage des bois débités. L'étude des procédés d'étuvage vient naturellement sur le même plan et doit permettre de diminuer les durées d'emmagasinage des bois après débit. S'il est important de stocker les bois débités, la question de l'installation rationnelle des parcs à bois avant usinage ne doit pas pour autant être négligée, d'autant plus que les scieries modernes à grand débit nécessiteront un approvisionnement constant de grosses quantités de bois de diverses qualités.

Ce double effort qui doit tendre, d'une part à augmenter les surfaces exploitées et, d'autre part, à multiplier les variétés de bois à employer, doit permettre pour les années à venir une amélioration très nette de la production de bois et éviter une disette de produits forestiers, en attendant la mise en exploitation des parcelles qui sont actuellement en cours de régénération ou d'enrichissement.

Concurremment avec le bois, l'extension des exploitations de bambous est souhaitable. Elle se fera par les mêmes procédés. Il est probable que la gemme de pin qui a trouvé un débouché facile pendant la guerre, continuera longtemps encore à se vendre d'une façon intéressante sur les marchés mondiaux. Les méthodes d'extraction, qui se sont déjà beaucoup améliorées ces dernières années peuvent encore faire des progrès, ainsi d'ailleurs que les procédés de distillation. Pour les autres sous-produits forestiers, il est inutile de prévoir un effort spécial, leur valeur ne le justifiant pas.

Les forêts de protection. — Elles peuvent paraître moins importantes économiquement que les forêts de production. En réalité, elles le sont plus mais d'une façon moins directe. Si l'on veut que l'Indochine conserve son poten-

tiel agricole il faut que le riziculteur des deltas ait toujours à sa disposition de l'eau en quantité suffisante et au bon moment. Or, c'est le taux de boisement des hautes régions qui commande la régularité du régime des eaux vers les estuaires. Il est donc de toute première importance que les forêts soient protégées ou recrées partout où leur présence est reconnue indispensable. C'est alors que l'on se rend compte que l'Indochine est un tout et qu'une politique forestière d'ensemble doit lui être appliquée. Si le montagnard laotien détruit inconsidérément la forêt, c'est le paysan cochinchinois qui en pâtira. Il y a là une loi inexorable qui milite davantage en faveur d'une union intime des divers pays qui constituent la Fédération indochinoise que tous les discours abstraits que l'on peut faire dans ce sens. Il est normal que le Laos et le Cambodge tirent parti des richesses provenant des exportations de riz de la Cochinchine, mais il est moins normal que le cultivateur du Transbassac puisse compter sur une réglementation forestière au Laos ou au Cambodge qui, en protégeant la forêt partout où il se doit, lui garantisse une régularité du régime des eaux favorable à de bonnes récoltes. La France se doit de travailler dans ce sens et par les conseils de ses techniciens, montrer à tous quels sont leurs véritables intérêts. La tâche sera parfois lourde, car il ne paraît pas évident au montagnard peu évolué que son véritable intérêt est de ne pas détruire inconsidérément la forêt et de changer parfois ses méthodes culturales pour qu'à des milliers de kilomètres de là des paysans d'une race qu'il ignore ou qu'il méprise puisse faire de riches récoltes. C'est pourtant ce à quoi il faut arriver. Réglementation contre les défrichements et lutte contre les feux voilà la solution. En ce qui concerne les défrichements, on peut améliorer sensiblement les résultats en étudiant un meilleur équilibre entre les cultures temporaires, lorsqu'elles seront reconnues indispensables, et les reboisements en essences à croissance rapide rétablissant le milieu forestier et tous ses avantages avant que le sol ait trop souffert du découvert. La lutte contre les incendies de savanes est maintenant bien au point ; son action pourra être amplifiée par les procédés modernes de construction de routes, la question de surveillance restant une des principales sujétions du forestier en forêt claire. Le brûlage préalable des bandes pare-feux, qui consomme actuellement pas mal de

main-d'œuvre, pourra être simplifié, donc intensifié par la mise au point de procédés modernes de mise à feu ; les lance-flammes, attirail guerrier que l'on trouve dans les surplus de presque toutes les armées, pourront peut-être se réhabiliter en contribuant à l'amélioration pacifique de vastes étendues de savanes.

L'avenir de la forêt indochinoise en tant que protection des sols et maintien du régime des eaux est considérable ; il est certainement plus important que son rôle de production ; par contre il nécessitera moins d'efforts. Il suffit de savoir exactement ce que l'on veut obtenir, de se rendre compte de l'importance de la question et d'y tenir la main partout où cela est utile.

Les forêts touristiques. — Leur rôle est manifestement secondaire à côté des précédentes ; il existe quand même. Elles se divisent en deux catégories : d'une part les forêts purement touristiques comme celles qui doivent entourer certains monuments ou certains sites, d'autre part celles qui doivent attirer un public assez spécial composé surtout de savants et de chercheurs. Dans la première catégorie doivent se ranger les peuplements à conserver le long de certaines routes plus spécialement fréquentées par les touristes étrangers, dans certains coins de montagnes ou autour des ruines d'Angkor par exemple. Egalement les forêts à aménager en vue de la chasse sont à ranger dans cette catégorie. Par contre les parcs nationaux de conservation de la faune et de la flore font partie de la deuxième catégorie. Il s'agit alors de sauvegarder, sans aucune idée de lucre, certains spécimens botaniques ou zoologiques qui, sans cela, risqueraient de disparaître. Là encore tout esprit de chauvinisme national étroit doit être écarté. Des organismes internationaux sont chargés de ces études et de leur mise en application. En France, c'est plus spécialement le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris qui est chargé de coordonner ces efforts : son œuvre en Indochine s'est trouvée retardée par les circonstances ; il importe que les programmes qui ont été établis à ce sujet soient appliqués sans retard, faute de quoi on risque de perdre un temps précieux et qui ne pourrait pas se rattraper.

**

En conclusion on peut assurer que la forêt d'Indochine, si elle est peu connue en France, n'en est pas moins appelée à un très bel avenir

par sa situation privilégiée en Extrême-Orient. Elle justifie les efforts qui doivent être entrepris en vue de la protéger, de l'améliorer et de lui faire rendre au maximum tout ce que l'on est en droit d'en attendre. Il faut que, dans les dispositions qui seront prises dès le retour de conditions plus normales dans ce beau pays, l'on tienne le plus grand compte des questions forestières qui, dans la plupart des cas, dépassent le cadre étroit des revendications de chacun des pays de la Fédération. Chacun doit être persuadé que le travail entrepris doit profiter à tous et l'action de la tutelle française sera d'autant plus efficace qu'elle aura contribué à la diffusion de ces idées et qu'elle les aidera par l'envoi de techniciens qui manquent encore

dans les milieux indochinois et l'octroi de crédits pour tous les travaux d'intérêt général à entreprendre dès maintenant, même si les résultats doivent se faire attendre pendant de longues années. Il serait criminel d'avoir à ce sujet une politique à courte vue et nos amis indochinois, qui sont nombreux dans tous les milieux, comprendront facilement le désintéressement de la patrie lointaine lorsqu'il sera concrétisé par des réalisations devant permettre pour un avenir éloigné un plus grand bien-être de tous.

P.-L. ROTHE,

Ingénieur agronome,

Officier des Eaux et Forêts du Cadre général des Colonies, en disponibilité.